

Inter
Art actuel



Les armes biologiques Inquisition biopolitique II

Michaël La Chance

Numéro 94, automne 2006

L'art biotech et le posthumain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2006). Les armes biologiques : inquisition biopolitique II. *Inter*, (94), 31–41.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Inquisition biopolitique II

Les armes biologiques

Michaël La Chance



Je vous exposais techniquement dans une lettre les modalités occultes selon lesquelles le Mal impose sa biologie particulière à l'organisme humain.

Antonin Artaud au Docteur Ferdière, 12 juillet 1943

La prolifération microbienne et la contamination virale sont devenues le paradigme de la terreur. Répression politique et prévention de la pandémie sont devenues synonymes : l'État pourrait-il nous protéger de la grippe ? Nous le constatons dans l'affaire Kurtz vs FBI, lorsqu'un groupe d'activistes de la gauche radicale, une cellule du CAE, se trouve dénoncé et persécuté en tant que souche virale : véritable souche dormante d'un « Ebola » culturel et politique qui menace de se répandre sur l'ensemble du continent nord-américain. Il ne s'agit pas d'une crise d'hystérie passagère chez quelques procureurs d'État : il s'agit d'une configuration psychopathique qui caractérise la société entière lorsque celle-ci ne distingue plus le micro du macro, ne distingue pas davantage le littéral et le figuré, le symbolique et le réel, comme nous allons le voir.

Cette confusion entre « répression politique » et « politique d'hygiène » révèle qu'un modèle technologique gouverne la politique. Certes, le virus est un épouvantail qui permet de manipuler les populations, de les maintenir dans un état de panique contrôlée. Le microbiologique est devenu le théâtre de la peur parce qu'il constitue un langage dont l'impact est immédiat, ses figures ayant un impact quasi chimique sur le public. Ainsi, l'État censure certains contenus culturels, car il ne reconnaît pas à chacun de nous la capacité d'interpréter ce qu'il voit et ce qu'il entend tout en restant responsable de ses actes : les contenus culturels sont censurés parce qu'ils – selon l'État – agiraient directement (à la façon d'un psychotrope chimique) sur le spectateur. Pourtant, l'État s'empare de ces formes d'expression de l'imaginaire viral parce qu'elles auraient, justement, cet impact sur les populations.

Mais il y a mieux que cela, lorsque l'ingénierie biotechnologique en tant qu'archipouvoir s'exerçant sur la vie devient le modèle de tous les pouvoirs, soit le paradigme du pouvoir politique. Les technologies de manipulations subcellulaires (virus, gènes, neurones, etc.) constituent alors la base d'une ingénierie politique du futur, d'où la réaction très rapide et violente de l'appareil juridico-policiier lorsqu'il constate cette transgression disciplinaire : l'art va explorer le terrain des biotechnologies.

^ S. marcescens. Photo : M. Matsushita, professeur au Département de physique, Chuo University, Tokyo.

Cette confusion entre l'ordre social et l'hygiène révèle aussi que notre représentation de la pandémie est déjà politique, que ce que nous appelons la vie et la santé ne sont conçus qu'en tant que négation d'une négation fondamentale: la mort, lorsque celle-ci est prolifération et contamination. Dans une civilisation qui se donne pour squelette l'édifice mythique d'un surplomb transcendantal, d'une verticalité fondatrice, toute propagation horizontale de proche en proche apparaît d'autant plus menaçante qu'elle révèle le véritable édifice symbolique de la société. D'un côté, nous ne pouvons concevoir la vie qu'en tant que négation de cette négation; de l'autre, nous ne parvenons pas à élucider quel est ce *néгатif* qui nous travaille de l'intérieur.

En fait, c'est la définition même de la vie qui est ici en jeu. Les pouvoirs politique et biotechnologique veulent réduire l'humanité à n'être que vie amorphe, chair manipulable, «vie nue», dirait Giorgio Agamben. Par contraste, nous sommes horrifiés par une image de la vie qui en présente la spontanéité et l'indétermination, la mobilité et l'indistinction, la singularité et la multitude. Le comble de l'horreur serait la vie elle-même parce que celle-ci reste insaisissable – en effet, ce dont nous avons la représentation en tant que «vie» n'est qu'une projection des limitations de notre conscience lorsque celle-ci se replie sur elle-même dans une crispation défensive.

Nous croyons reconnaître ce négatif qui travaille en nous dans la figure médusante du virus, telle la *Serratia marcescens*, tel un iris écarlate qui nous scrute. Juste retour des choses si l'on conçoit que l'iris de l'œil humain est en train de devenir le moyen le plus sûr et le plus répandu (IrisScan, EyeTicket) pour ficher les passagers sur les lignes aériennes ou encore les usagers de guichets bancaires. Le virus est l'œil de la terreur, il devient l'œil de la surveillance absolue lorsqu'il reconduit le plus grand dispositif global de contrôle des individus que l'Occident ait connu depuis le «rêve politique de la peste» décrit par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. Ainsi, la géopolitique internationale devient un vaste espace de surveillance, où nous sommes aux aguets des moindres signes d'alertes virales. Elle devient un totalitarisme panoptique où l'État fait rabattre tous les événements sur la scène d'un théâtre biopolitique des contaminations, dans lequel tout propos est considéré pour son impact quasi chimique de positionnement politique et de dangerosité. C'est une

aire de visibilité où tout est rabattu et mis à plat dans un langage univoque: celui des infiltrations ennemies et des hantises microbiennes; le surgissement du dehors dans l'infiniment petit. Telle est l'expérience de la terreur depuis l'Inquisition et 1793: vos convictions profondes ne comptent pas, votre intégrité et vos valeurs ne vous protègent pas; le moindre détail peut vous trahir, le moindre incident peut faire basculer votre vie.

Un réveil douloureux

Le 11 mai 2004, ayant répondu à un appel provenant de la résidence de Steven Kurtz, le personnel ambulancier et les policiers sont alarmés par la présence d'un laboratoire de biologie dans une maison privée. Le FBI est appelé, le quartier est bouclé, la maison fouillée, les cultures biologiques du laboratoire sont envoyées au New York State Department of Health à Albany. Finalement, les tests révèlent que les cultures ne sont pas dangereuses, que les bactéries trouvées chez Kurtz «ne constituent aucun risque sanitaire dans ou autour de la maison»¹. Mieux encore: il n'est même pas possible de produire ou de disséminer des germes dangereux avec cet équipement. Toute personne aux USA peut légalement acquérir et posséder un tel matériel. Pourtant, le FBI continue ses fouilles, les agents ayant revêtu des combinaisons chimiques Hazmat avec respirateurs.

Les bactéries trouvées dans la maison de Kurtz, *Bacillus atrophaeus* et *Serratia marcescens*, des variantes non pathogènes de la bactérie endogène *E. coli*, n'apparaissent sur aucune liste de micro-organismes prohibés, telle celle de la U.S. Select Agent List². Ces microbes présentent le risque le plus bas selon les normes de biosécurité de base (niveau 1 de Biosafety, ou Bsl-1) et sont utilisés couramment dans les laboratoires de biologie des écoles et des universités, par les étudiants d'université de première année et même dans quelques laboratoires d'écoles secondaires.

Les équipements de laboratoire en la possession de Kurtz étaient parfaitement intégrés dans sa pratique artistique, laquelle n'est certes pas improvisée et relève d'une démarche professionnelle documentée et validée par de nombreuses institutions culturelles. On se demande alors par quelle transsubstantiation étonnante une bactérie banale, une simple moisissure trouvée chez Kurtz, pourrait se transformer en arme biologique majeure qui peut menacer la biodéfense américaine. Il semble ici que cette bactérie, faute d'être de l'anthrax ou de la peste, aurait absorbé toute la virulence supposée des points de vue exprimés par Kurtz, lorsque celui-ci dans son art, ses écrits et ses enseignements critique les politiques gouvernementales qui favorisent le contrôle des technologies par les grandes corporations qui sauront en tirer profit.

Portrait d'une bactérie

Kurtz est accusé d'avoir en sa possession la bactérie *Serratia marcescens*. L'acquisition de cette bactérie, en vue d'une exposition qui doit sensibiliser le public aux problèmes sociaux et aux défis de l'ingénierie génétique, avait été rendue possible par l'entremise d'un collègue de l'Université de Buffalo, Robert Ferrell, 61 ans, un éminent chercheur en génétique.

Première faute: un scientifique qui ne s'occupe pas exclusivement de science, mais qui aide les artistes et fait donc indirectement de la politique à travers leurs actions! De nombreux commentateurs ont vu dans la manœuvre d'intimidation du FBI un rappel à l'ordre très robuste qui



^ Investigateurs fédéraux du Joint Terrorism Task Force entrant dans la demeure de Steven Kurtz, mai 2004.

s'adresse aux scientifiques, rappelés à la nécessité de ne pas sortir de leur spécialité – et surtout de ne pas fréquenter des gens aussi douteux que des artistes qui affichent des idées de la gauche radicale¹.

La bactérie *S. marcescens* aurait-elle subi une mutation du seul fait qu'elle serait passée de la science à l'art ? La bactérie transfuge détourne le biologiste de ses flacons, l'artiste de son chevalet et le public de son *fast-food*. Nous sommes passés du champignon atomique à la moisissure terroriste : une cellule bactérienne comme arme de destruction massive, ce qui n'est pas sans rappeler certains épisodes de l'histoire religieuse et politique dans lesquels la *Serratia* était déjà célèbre.

En effet, la *S. marcescens* a déjà joué un rôle important dans l'histoire avant même d'avoir été identifiée comme telle. Certaines souches de *Serratia marcescens* élaborent un pigment insoluble dans l'eau connu sous le nom de « prodigiosine ». Ce pigment confère aux colonies des souches productrices une coloration rouge très prononcée tirant sur le violet. La production de prodigiosines a été à l'origine de phénomènes considérés comme miraculeux ou diaboliques telles les hosties sanglantes, les fournées sanglantes... Ce sera d'ailleurs l'étude d'une polenta colorée en rouge qui permettra la première description de *Serratia marcescens*.

Dans le monde chrétien médiéval, la présence de colonies rouges de *Serratia* sur des hosties suscite des réactions contradictoires : parfois on crie au miracle, parfois on dénonce le sacrilège. À plusieurs reprises les hosties sanglantes ont provoqué des pogroms très meurtriers, tant et si bien que l'historien des sciences Scheurlen a pu écrire que « ce saprophyte a tué beaucoup plus de gens que certaines bactéries pathogènes »².

La réaction a été moins alarmiste lorsqu'en 1263 un moine allemand, Pierre de Prague, célébrant une messe dans l'église Santa Christina à Bolsena en Italie, observa que certaines hosties présentaient des taches rouges qu'il assimila aussitôt au sang du Christ. On raconte que le sang du Christ ruissela dès que le prêtre rompit l'hostie pour donner la communion, dissipant les doutes du célébrant sur la vérité de la transsubstantiation, c'est-à-dire le changement de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang du Christ dans l'Eucharistie. Le pape Urbain IV, qui résidait alors à Orvieto, ville située à quelques kilomètres de Bolsena, a aussitôt déclaré que ce phénomène était un miracle, ce qui l'a conduit à instituer la fête du Saint-Sacrement (bulle *Transiturus de hoc mundo* du 11 août 1264) et à entreprendre la construction de la cathédrale d'Orvieto, célèbre pour ses fresques de Signorelli et de Fra Angelico, et aussi pour ses mosaïques de façade.

Depuis, tous les 11 août, l'Occident chrétien célèbre la fête de la *Serratia*. Cependant, le 11 mai 2004, rue College Street à Buffalo, elle se serait transsubstantiée en arme de destruction massive.

Simulation d'anthrax : *The Marching Plague*

Il se trouve que la *S. marcescens*, dans ses caractéristiques physiques de propagation, présente des similitudes importantes avec l'anthrax, ce qui fait de celle-ci un simulateur classique de guerre biologique. Elle est utilisée en tant qu'organisme modèle des recherches biotechnologiques militaires et remplace les agents biologiques plus nocifs : ces substituts biologiques sont des microbes non pathogènes. Entre septembre 1950 et février 1951, la US Navy a intentionnellement libéré la *S. marcescens* (« SM » en

code militaire) depuis ses navires de guerre dans la Baie de San Francisco et propagé cette bactérie sur le littoral, afin de tester l'efficacité de nouvelles méthodes de dispersion d'éventuelles bombes bactériologiques³.

Cette opération fut un succès, les militaires américains sont parvenus à disséminer et à suivre la propagation des stimulants avec précision. Il se trouve cependant que certaines bactéries non pathogènes auraient provoqué l'hospitalisation d'une dizaine d'hommes et de femmes et qu'elles auraient éventuellement provoqué la mort d'un homme⁴. Certes, ce décès n'a jamais été relié d'une manière totalement concluante à l'usage des substituts biologiques dans les simulations de guerre biologique menées par l'armée. Certaines études établissent cependant que la *S. marcescens* pourrait être responsable d'un pourcentage significatif d'infections contractées par des patients lors de leurs séjours dans des hôpitaux⁵. Steven Kurtz, ayant pris connaissance de ces études, avait aussitôt cherché à exclure la *S. marcescens* de ses propres présentations et à la remplacer par une bactérie qui serait 100 % sécuritaire.

En effet, quand Kurtz s'est rendu compte que des *S. marcescens* avaient été occasionnellement associées, quoique rarement, à des pneumonies et à des infections d'appareil urinaire, il a écrit à Ferrell pour lui demander s'il avait des suggestions concernant « toute bactérie qui pourrait voyager par avion et être facilement identifiée dans une boîte de pertri [sic] et qui – c'est le plus important – [pouvait] être classée sans confusion possible comme étant non pathogène ». Ce propos a été enregistré dans l'acte d'accusation fédéral contre Steven Kurtz et Robert Ferrell. Kurtz était clairement désireux de faire usage de bactéries qui ne sauraient nuire à personne, qui ne sauraient nuire à quiconque participant à un projet du CAE. Par contre, le FBI l'utilise pour montrer que Kurtz savait qu'il manipulait des bactéries infectieuses (et que donc l'intention demeure même si la bactérie est inoffensive). Bactérie inoffensive + intention bioterroriste = bactérie infectieuse !

Les militaires ont eu recours à la *S. marcescens* dans leur programme d'armes offensives biologiques en raison de sa couleur rouge-rose lumineuse qui la rend facile à dépister. Que cette bactérie soit utilisée dans une simulation de guerre biologique ou dans un projet artistique, sa propagation est facile à constater et présente des caractéristiques esthétiques intéressantes.

Vers la fin des années quatre-vingt-dix, une agence de la Défense américaine (Defense Threat Reduction Agency – DTRA) a commandité un projet au Nevada qui a reçu le nom de code « Projet Bacchus ». Il s'agissait d'évaluer la facilité avec laquelle un petit groupe d'individus pouvait assembler, de façon la plus expéditive possible, un laboratoire qui aurait la capacité de produire le *Bacillus anthracis* (l'agent causatif de l'anthrax) sous forme d'arme biologique. Comment le projet *The Marching Plague* du CAE se compare-t-il au « Projet Bacchus » ? Une telle comparaison pourrait-elle fournir des informations utiles pour mieux distinguer le détournement de la recherche dans des buts malveillants d'avec l'expérimentation biotechnologique amateur, improvisée et pacifique⁶ ?

Parmi les matériaux saisis dans la maison de Kurtz figure un nombre non spécifié de livres portant sur la guerre biologique, des livres qui avaient servi à documenter le projet *The Marching Plague*. La plupart des productions du CAE ont une dimension théâtrale, elles constituent des tactiques médias dans un contexte de communication. Le projet *The Marching Plague* avait pour but de provoquer



▲ Robert Ferrell. Photo : John Beale, Post-Gazette.

dialogue et réflexion sur le rôle historique des États-Unis en matière de guerre biologique. Dans ce dessein, le CAE a simulé une fausse attaque d'anthrax en déployant des simulants biologiques, c'est-à-dire en utilisant des microbes identiques à ceux que les militaires américains avaient utilisés pour étudier la dispersion et la diffusion d'agents biologiques de guerre.

Les expérimentations du CAE permettraient ainsi d'évaluer comment des individus n'ayant pas les qualifications techniques préalables pourraient néanmoins produire un agent microbiologique susceptible de se propager par la voie des airs. On se souviendra de la discussion suscitée par les envois de spores d'anthrax par la poste à l'automne 2001, envois qui ont causé la mort de cinq personnes. Qui aurait l'expertise exigée pour produire de telles armes ? Comment une personne ayant une telle expertise peut-elle avoir de telles intentions ? Si bien que l'on peut examiner les expérimentations du CAE sous cet angle : les artistes du CAE ont-ils réussi leur simulation d'anthrax ? Quelles difficultés ont-ils rencontrées et quelles stratégies ont-ils développées ? L'expérimentation par des artistes permettrait alors de construire des modèles empiriques du comportement, en tant qu'éléments utiles dans l'anticipation, et de la réduction de la menace à la sécurité nationale.

Free Range Grain

« L'art investit la vie là où celle-ci se reproduit ».

Dans le cadre du projet *Free Range Grain*, le CAE mettait à la disposition du public un laboratoire portable d'extraction d'ADN permettant de tester la possible contamination en OGM (organismes génétiquement modifiés) d'aliments disponibles en supermarché. On trouve de tels équipements dans tous les labos de biologie des universités et même dans certaines écoles¹⁰ : accessibles dans les commerces, ces équipements permettent de provoquer une réaction en chaîne de polymérase pour l'extraction et l'amplification d'ADN. Ce banal équipement de biologie s'est révélé très utile à Kurtz et au CAE dans leur critique des agissements de la biotechnologie dans le domaine de l'agriculture¹¹.

Tout se passe cependant comme si les grandes corporations avaient le droit exclusif de manipuler l'ADN. Pour le FBI un labo biotech à domicile ne saurait être légal ; aucune loi ne les interdit, mais de tels labos sont nécessairement subversifs. C'est méconnaître les us et coutumes de la recherche scientifique : des centaines de scientifiques ont des installations à domicile pour faire des recherches qui n'ont pas à être justifiées auprès des corporations et n'ont pas des obligations de résultat. Mais le FBI voit les choses autrement : seul le FBI pourrait posséder des laboratoires mobiles avec centrifugeur d'ADN pour monter ses enquêtes. Pourquoi un artiste serait-il mieux équipé qu'un policier ?

Dans le projet *Free Range Grain* du CAE, à l'occasion d'une série d'expositions, les membres du public étaient invités à apporter des échantillons alimentaires provenant de leur cuisine ou du *fast-food* du coin, à apporter des graines de leur jardin afin de déterminer la présence de gènes surnuméraires et manipulés. Ces analyses, proposées par le CAE depuis 2002 dans un contexte artistique, permettaient d'attirer l'attention sur les occurrences de plus en plus nombreuses de « contamination transgénique ».

Le FBI a saisi cette œuvre-installation et ne semble toujours pas disposé à la restituer. « Aujourd'hui il n'y a aucun moyen légal d'empêcher d'énormes sociétés de mettre des ingrédients génétiquement modifiés dans notre nourriture », a expliqué la porte-parole du Fonds de défense du CAE, Carla Mendes. « Mais le fait de posséder du matériel permettant de détecter la Frankenbouffe peut vous faire accuser de terrorisme. Vous pouvez être détenu sans mandat par les agents du gouvernement, interdit d'accès à votre maison, à votre travail et à vos biens, et découvrir que le corps de votre épouse décédée a été emmené pour des "analyses". » Les velléités d'analyse d'un simple citoyen provoquent la riposte massive d'une multiplicité d'analyses intrusives et interminables. Tu voulais savoir ce qu'il y a dans ton hamburger ? Nous dépècerons ton corps. Tu veux être immunisé contre la pandémie ? Nous hypothéquerons ta vie.

Contestation et art biotech

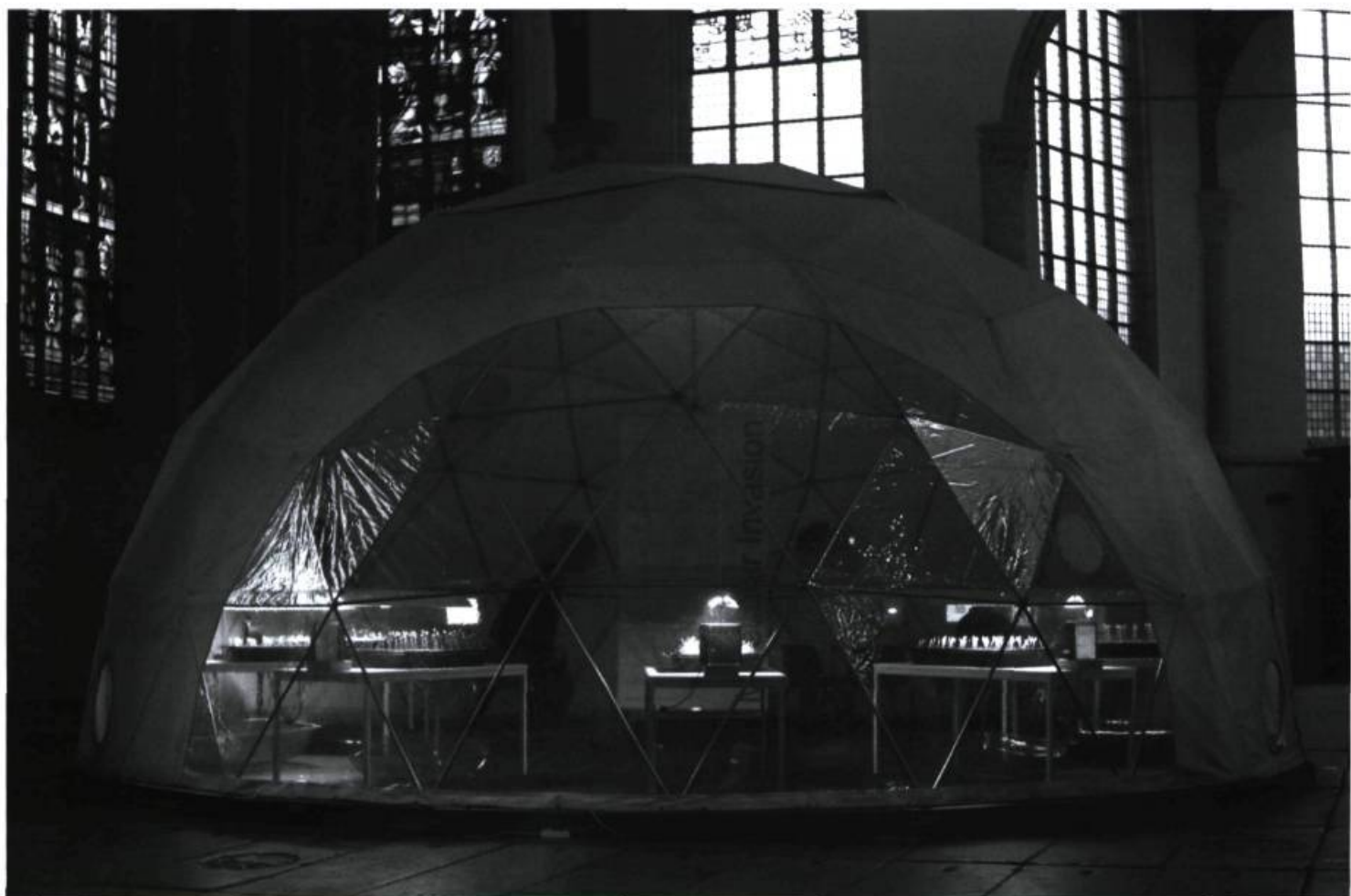
Certes, selon un mouvement de sécularisation qui a été annoncé au seuil du XX^e siècle par Marx et Nietzsche, nous avons perdu la dimension transcendante au fondement de l'être. Nous sommes soumis à un immanentisme radical en société : les formes de la production, et aussi les modes de l'accumulation, ont toujours été liées à la construction de l'être historique – et par conséquent ont toujours joué un rôle déterminant dans l'invention de la vie. Pourtant, c'est une chose de reconnaître que l'infrastructure productrice est une matrice biopolitique qui donne forme à la vie ; c'en est une autre d'alléguer que les grandes corporations se sont emparées de la vie et qu'elles ont désormais le pouvoir – et le devoir en temps de guerre sans fin – de modifier le fond de réalité et donc de manipuler directement le vivant.

À cette emprise, certains apportent une contestation : contre la configuration fixe des identités déterminée par l'ordre mondain de production, ils revendiquent une productivité et une subjectivité singulières. Cette revendication est d'autant plus essentielle qu'il apparaît aujourd'hui que la multitude des subjectivités fait partie de ces puissances fondamentales qui, avec les puissances logiques et matérielles, contribuent au devenir commun et constituent la dynamique de notre monde. Nous comprenons mieux dès lors pourquoi la productivité singulière de Steven Kurtz, sa subjectivité en excès, a pu paraître comme la contestation spontanée et ciblée d'une société qui, en se réservant l'exclusivité des savoirs et des techniques, devient une technocratie se réservant la propriété non moins exclusive de la vie.

Steven Kurtz, cofondateur du CAE, n'aura eu de cesse de mettre de l'avant les projets les plus avant-gardistes quant à leur portée sociale et à leur ingénuité technologique. En octobre 2004 la Leonardo/International Society for the Arts, Sciences and Technology accordait au CAE le prestigieux Leonardo New Horizons Award. Kurtz œuvre à la pointe de la recherche-crédation tout en restant motivé par les problèmes concrets occasionnés par la globalisation économique et sociale. Le FBI voit les choses autrement : Kurtz enseigne des méthodes pour détruire des champs OGM, il mine les politiques gouvernementales en biotechnologie – c'est un José Bové de l'art. C'est avant tout un sujet générateur qui nous invite à des productivités singulières, celles-ci étant de nature à révéler la puissance de la multitude et à découvrir des « excédences possibles », selon l'expression de Toni Negri, dans l'emprise sur la vie d'un système de production mondialisé. « En cette époque

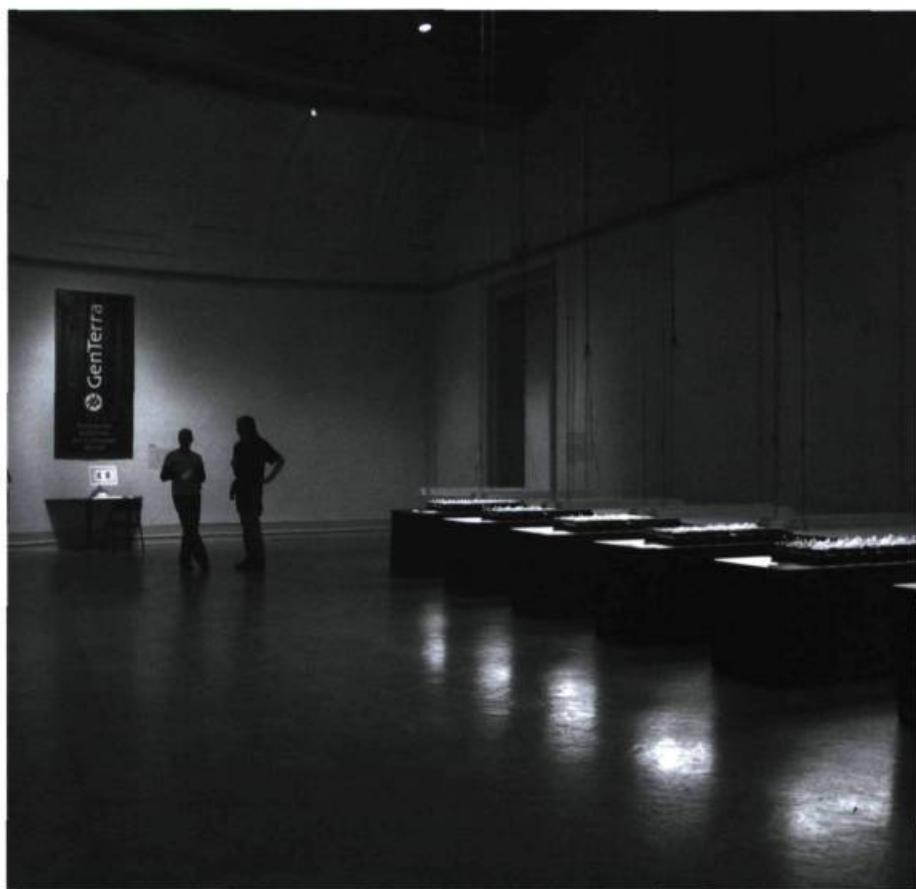


▲ Manifestation de soutien à Steven Kurtz, San Francisco, 2005.

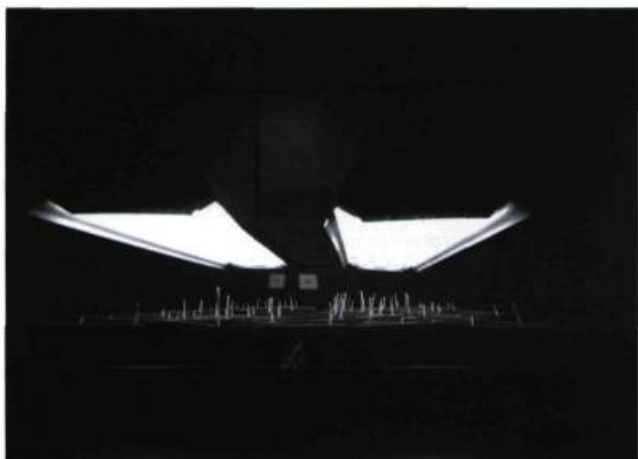


qui est la nôtre, il n'y aura plus d'avant-gardes mais seulement un surplus d'être que nous cherchons à nous approprier, nous, la multitude, pendant que d'autres font la guerre et sont prêts à tout pour nous en empêcher¹². »

C'est ainsi que le groupe CAE, qui explore des nouveaux modes d'intervention telle la « biologie contestataire » (*Contestational Biology*), semble vouloir mettre la science au service de l'activisme en contexte artistique. Mais la portée subversive de son action n'échappe pas aux autorités lorsqu'il semble en premier lieu que le groupe cherche à générer des possibilités de vie, qu'il recherche des surplus d'être. En effet, les membres du CAE se voient volontiers comme les savants fous de la communauté artistique, leur rôle consistant à « créer les interventions moléculaires et les chocs sémiotiques qui contribuent à contrecarrer l'emprise grandissante de la culture autoritarienne ». Ils ont recours à des actions satiriques : insérer un catalogue sur les armements lourds



> Critical Art Ensemble, *Molecular Invasion*, 2002.



(*Useless Technology*) dans le journal du dimanche, lancer une *Campagne internationale pour l'alcool et le tabac gratuits*, etc. Ces modes de résistance ludiques, ces stratégies de contestation, ces tactiques de sabotage *corporatif*, demeurent à la base des violences symboliques et non pas réelles. Car toute violence réelle est d'abord immorale et surtout inefficace¹³.

Le CAE propose des scénarios d'actions subversives soigneusement ciblées. Les actions sont seulement décrites et non pas actualisées, elles demeurent dans le registre du fantasme et non de l'*acting out*, lequel serait illégal : il s'agit de piratage informatique, d'ingénierie génétique renversée, de vandalisme contrôlé à distance, etc. Un exemple : relâcher des mouches inoffensives mutantes dans les restaurants *fast-food* afin de créer un climat de paranoïa – une action basée sur la réaction esthétique des consommateurs aux mouches ainsi développées. Nous pouvons faire un rapprochement ici avec le travail de Marta de Menezes, une artiste en résidence au Imperial College à Londres, qui utilise les techniques de la biologie moderne pour manipuler des nymphes de papillons afin de créer des motifs « artistiques » sur les ailes de ceux-ci¹⁴.

Avec le *Patriot Act*, de nouveaux outils juridiques se sont mis à la tâche pour combattre toutes formes de critique et de remise en cause des politiques scientifiques de l'État, pour intimider toute dissension face aux politiques extérieures de l'administration américaine, que ces politiques soient rattachées à l'Islam ou pas. La stratégie de répression est simple ; elle consiste à brouiller systématiquement toute distinction entre trois choses : critiquer par des images, commettre des meurtres et conspirer contre l'État. Par cette confusion délibérée, les activités critiques sont criminalisées. Bientôt le public ne manquera pas d'identifier le critique culturel comme ennemi politique selon une arithmétique simpliste mais efficace : critique + criminel = ennemi.

Dans le cas de la poursuite contre Kurtz et Ferrell, de petites infractions sont transformées en crimes en escomptant que l'image négative de l'accusé fera le reste. Ainsi, le procureur Hochul et son équipe n'ont jamais cessé de caractériser Kurtz en tant que bioterroriste, même s'ils ne sont pas parvenus à l'inculper sous le *Patriot Act*. Le procédé est inquisitorial, le suspect devient la victime d'un processus d'investigation interminable, d'un harcèlement juridique très coûteux, qui ruine celui-ci sous une avalanche de frais légaux exorbitants, pour se défendre d'accusations le plus souvent absurdes, purement dissuasives. Ainsi procédait l'Inquisition, il y a quatre cents ans, reconnaissable aujourd'hui encore par l'invraisemblance de ses imputations, la violence de ses procédés et la portée définitive de ses arrêts.

Le nouveau cadre juridique défini par le Congrès américain, destiné à assurer la sécurité des citoyens américains, à l'époque du *Patriot Act* permanent, déclare terroriste n'importe quelle opinion ou expression qui pourrait miner le gouvernement et les intérêts transnationaux qu'il protège. Il faudrait être très naïf pour ne pas percevoir que cette camisole de force juridico-policière s'étendra bientôt à tous les États du monde occidental. Nous le constatons aux USA mais aussi dans tous les pays ; l'expression artistique, sitôt qu'elle donne visibilité à une dissidence, qu'elle propose des vues discordantes, n'est plus protégée par des droits fondamentaux : il est allégué aussitôt que le droit d'expression est limité, que les œuvres sont des armes, que l'esthétique est un prétexte, que le milieu de l'art est un réseau de diffusion infectieux¹⁵. Les idées et leur expression,

les messages et autres formes de communication ne seront plus protégés, c'est-à-dire justifiables : les barrières culturelles sont tombées, les privilèges esthétiques sont abrogés. Le monde de l'art aura connu sa nuit du 4 août 1789. Les artistes n'ont plus de privilèges spécifiques, ils sont tenus à la même censure étatique et religieuse, sinon à une tolérance moindre, que celle à laquelle se soumet le citoyen ordinaire. Et les artistes, les professeurs, les intellectuels, les activistes, les écrivains – tous ceux qui croyaient jusqu'ici pouvoir afficher librement leurs croyances et opinions – découvriront bientôt que l'affaire Kurtz les concerne davantage qu'ils ne le pensaient : il ne s'agit plus d'une dynamique entre l'art et la politique puisqu'en premier lieu la politique a été remplacée par une coercition juridico-policière ayant une puissante justification éthico-religieuse.

Car il importe de comprendre la nature du recul important du Premier Amendement dans le cosmos légal actuel : la dimension du symbolique n'est pas reconnue comme distincte. Pour l'administration du président Bush, l'idéologie est réalité. D'un côté, elle choisit d'ignorer des faits attestés par la science (réchauffement de la planète, cellules souches, cosmogonie anticréationniste, etc.), elle ignore les renseignements relatifs aux (à l'absence des) armes de destruction massive WMD, elle ignore les évaluations réalistes de la guerre en Irak ; d'un autre côté, ses adversaires symboliques (qui entament son image dans l'électorat) peuvent être poursuivis selon tous les moyens juridico-policiers, avec l'extension la plus musclée que l'on puisse donner à ces moyens légaux.

Un nouveau rapport au savoir : propriété intellectuelle vs quête individuelle

Du temps de la chasse aux sorcières, il était hautement suspect pour une femme de posséder des connaissances d'herboristerie et d'obstétrique, savoir désormais réservé à l'Université. Aujourd'hui il est anormal de faire de la science chez soi, il est hautement suspect de posséder un laboratoire biotech à domicile. Surtout si ce laboratoire jouxte une bibliothèque bien fournie en ouvrages sur la guerre biologique. Les agents du FBI ont trouvé chez Kurtz de nombreux documents relatifs aux agissements des grandes *corporations* capitalistes et des politiques gouvernementales. Bien sûr, le FBI aurait pu se procurer tous ces livres et revues ailleurs s'il s'était donné la peine de les rechercher. Ce qui fait problème du point de vue policier, c'est l'accumulation de tout ce savoir entre les mains d'un seul individu, quand l'usage d'une telle somme de savoir n'est pas supervisé par une institution. Certes, Kurtz est professeur à l'université, mais alors pourquoi ne peut-il pas fermer la porte de son bureau ? En effaçant la frontière entre le professionnel et le personnel (Hope était une collaboratrice de longue date), entre le public et le privé, Kurtz allait à rebours de la tendance actuelle vers la professionnalisation de la pensée et des activités intellectuelles en général. Bertrand Russell l'avait prédit : la philosophie sera réservée à des professionnels et autres « penseurs de fer ». Certains défenseurs de la cause de Kurtz sont bien conscients de cet enjeu supérieur. Ainsi, certaines manifestations en faveur de Kurtz affichaient le slogan suivant : « *Freedom is knowledge*. » Il s'agit de revendiquer le droit à une démarche indépendante vers la connaissance, la quête personnelle et le dialogue ouvert avec le public comme mode de vie.

Pourquoi le procureur Hochul ainsi que son équipe du FBI font-ils tout ce travail de façons agressive et zélée ?

Est-ce parce qu'ils reconnaissent obscurément dans les œuvres de bioart des transgressions d'interdits sociaux qu'ils ne peuvent par ailleurs expliquer ou formuler ? Leur instinct ne les trompe pas ; Kurtz transgresse la définition de l'artiste et de l'intellectuel, il illustre un rapport au savoir qui est devenu inacceptable depuis que le savoir appartient aux *corporations* et que la science appartient à l'État. Le FBI s'échine à protéger la propriété intellectuelle des grandes *corporations* sans que celles-ci doivent s'exposer sur la place publique.

Jusqu'ici le FBI et les procureurs d'État n'ont pas été en mesure (il n'y ont pas renoncé) de porter des accusations de terrorisme sous le *Patriot Act*. Ils sont parvenus cependant à faire passer une mise en accusation de Kurtz et Ferrell sur deux chefs de fraude par courrier et deux chefs de fraude par Internet pour chacune des deux cultures bactériennes trouvées dans la maison, *S. marcescens*, et *B. atrophaeus*, parce que ces cultures avaient été obtenues à partir de la Collection des types de cultures américaine (ATCC) pour le compte de l'Université de Buffalo. Kurtz a reçu ses échantillons par l'entremise du professeur Robert Ferrell, qui était alors directeur du Département de génétique humaine de l'Université de Pittsburgh, sous l'égide de l'École supérieure de la santé publique. De tels titres ne donnent-ils pas une apparence de légitimité à ce transfert ?

Il faut mentionner ici un cas de condamnation pour *mail and wire fraud* que le FBI a obtenue récemment et qui constitue une de ses victoires dans la lutte antiterroriste. Il s'agit de la condamnation à la prison du très éminent chercheur Thomas Butler. Certes, il y a un long chemin entre *S. marcescens* et *Yersinia pestis*, l'agent viral responsable de la peste que le professeur Thomas Butler, affilié au Texas Tech University Health Sciences Center, aurait importé aux États-Unis. Ce que ces cultures ont en commun, c'est d'être au centre d'une dispute afin de déterminer le véritable propriétaire des cellules. Butler a commis l'erreur de se croire au-dessus de toutes ces formalités et sera accusé de fraude *mail and wire* en plus d'être poursuivi pour paiements illégaux par des firmes pharmaceutiques. En mars 2004, il écopera de deux ans de prison¹⁶.

Thomas Butler n'est pas le bioterroriste qu'on voudrait faire croire. Il illustre plutôt l'excès de zèle que déploie le FBI et les dérapages inévitables dans un contexte où les scientifiques n'ont pas de structures juridico-collégiales qui pourraient leur permettre d'évaluer le comportement éthique de leurs collègues avant qu'ils soient abandonnés en pâture aux bureaucrates du Département de la justice qui n'ont pas les compétences scientifiques nécessaires et, sous la poussée du *Patriot Act*, ont une obligation de résultat dans la guerre post-9-11.

Tout récemment, le 1^{er} juin 2005, 14 scientifiques ont signé une pétition dans le journal *Clinical Infectious Diseases* pour s'opposer au traitement infligé à Thomas Butler. Marjorie Pollack, du Harlem Hospital Emergency Room de New York et modératrice de ProMED, regroupement de spécialistes des maladies infectieuses, déclarait : « Nous, à ProMEDmail, considérons que ce qui est arrivé au Dr Thomas Butler est totalement injuste [unconscionable]. » Peter Agre, récipiendaire du prix Nobel de chimie 2003, déclarait pour sa part : « Il est extrêmement alarmant que dans une société libre une situation hitchcockienne de ce genre puisse voir le jour. »

Dès 2003, Thomas Butler a été mis en accusation de transport de flacons infectieux, cependant la sentence de mars 2004 l'a acquitté des accusations de mensonge au FBI,

d'importation illégale d'échantillons et de leur transport sur le territoire américain. Il a été condamné (*convicted*) sur d'autres chefs. L'étiqueter « bioterroriste », c'est contribuer à l'hystérie de la biosécurité que l'on connaît actuellement ; c'est désigner aux médias de nouveaux coupables, lesquels présenteront l'affaire sous un jour alarmiste qui va dans le sens d'une emprise autoritarienne de l'État et des *corporations* sur la science. Lorsque l'étiquette « bioterroriste » est lancée, avec l'hystérie de la biodéfense actuelle, il faut disposer d'une fortune pour répondre aux poursuites, surtout si l'on a quelques irrégularités dans sa situation et ses procédures, qui seront criminalisées et érigées en menace à la sécurité de l'État.

Thomas Butler est en prison depuis un an, avec deux enfants aux études. Il s'est ruiné par ses tentatives d'aller en appel. Son crime est d'avoir restitué à la Tanzanie un échantillon qui provenait déjà de ce pays, par « courtoisie professionnelle », comme le juge l'a signalé lui-même. Il aurait reçu la permission de le faire s'il avait été moins négligent sur ces questions. Le juge a reconnu qu'il a contribué à sauver des milliers de vies humaines, qu'il a contribué au prestige de son université par ses contributions scientifiques et a attiré des fonds de recherche considérables au Texas Tech University Health Sciences Center¹⁷. Le problème repose plutôt sur l'indépendance de Butler quant aux questions de propriété intellectuelle dans ses rapports avec l'Université.

C'est également une accusation de *mail and wire fraud* qui pèse maintenant sur le professeur Robert Ferrell, qui a transmis à Kurtz les échantillons bactériens et risque maintenant 20 ans de prison. Les destinataires des produits d'ATCC sont tenus, par contrat, de ne pas redistribuer les échantillons microbiologiques dont ils ont fait l'acquisition. Kurtz est accusé de ne pas être un client correctement enregistré auprès de l'ATCC – ce qu'il n'était pas en effet : il avait soumis une demande dans les formes pour devenir un client enregistré, mais cet enregistrement lui avait été refusé en raison du caractère plutôt précaire de ses équipements dans les protocoles de biosécurité établis. Ferrell est accusé d'avoir commandé ces bactéries avec l'intention de les transférer à Kurtz, en violation des conditions du contrat. Ainsi, Kurtz et son coaccusé Robert E. Ferrell auraient fraudé la compagnie qui a vendu les bactéries en achetant celles-ci sous de faux prétextes. Pour le FBI, il ne s'agit pas de collaboration entre collègues, il s'agit d'organismes biologiques – qu'importe qu'ils soient inoffensifs ou pas – obtenus par de fausses déclarations.

Il faut rappeler que Thomas Butler possédait de l'anthrax véritable, alors que Kurtz possédait une culture qui peut traîner sur un bout de pain et qui – accessoirement – peut être utilisée dans une simulation d'anthrax : simulation d'anthrax + vues politiques dissidentes = anthrax radical.

En admettant qu'il y a eu irrégularité dans le rapport contractuel qui lie la compagnie qui fournit les matériaux organiques (ATCC) et son client (Ferrell), pourquoi le FBI s'occuperait-il d'une fraude commerciale ? Le FBI monte en épingle cette irrégularité contractuelle commerciale pour en faire une affaire criminelle et bientôt une menace terroriste. Faute de pouvoir aller chercher ses terroristes dans les montagnes de l'Afghanistan, l'oncle Sam se rabat sur le vivier des petites infractions au droit commercial. Car tel serait le vivier où fermenterait la destruction de l'Amérique ! En raison de son état de santé – une maladie grave liée à un lymphome non-Hodgkin – Robert Ferrell n'a pu se présenter physiquement pour sa comparution. Il ne



^ Dr. Thomas Butler et sa fille avant son incarcération.

fait pas de doute que toute cette affaire, ridicule et cruelle, a un effet dévastateur sur un grand chercheur en fin de carrière, qui se trouve déjà gravement malade.

Avec la levée des accusations de bioterrorisme sous le *Patriot Act*, les accusations de fraude *mail and wire* semblent moins graves, mais il s'agit de poursuites très sérieuses. Avec deux chefs pour chacune des fraudes de courrier et d'Internet, le procureur cherche à obtenir une condamnation équivalente à ce que la charge originale de bioterrorisme aurait obtenu : jusqu'à 20 ans de prison et 250 000 \$ d'amende chacun. De toute façon, le FBI n'a pas renoncé à revenir plus tard (un an, sinon deux ans après) avec des accusations de bioterrorisme, quitte à les rajouter à celles de fraude, ce qui lui permettrait de doubler la peine. Steven Barnes, qui a été rappelé devant le Grand Jury le 19 avril 2005, a déclaré à la presse qu'« il semble évident que le procureur essaie encore de mettre en place une accusation relative aux armes biologiques »¹⁸.

Dans l'esprit de la loi, les poursuites concernant les fraudes perpétrées par la poste ou par Internet ont pour but de démanteler les montages financiers malhonnêtes qui extorquent l'argent du public en utilisant les cartes de crédit ou encore la piraterie. Ces lois n'ayant pas de définitions très précises, les procureurs en font largement usage pour épingler les hauts personnages du crime organisé – elles se révèlent très utiles pour enlever toute possibilité de nuire aux auteurs de troubles en tous genres, politiques ou pas. Ferrell s'est servi de l'accord contractuel qui lie l'Université de Pittsburgh à la Collection des types de cultures américaine (ATCC) afin de pouvoir faire l'acquisition de quelque 256 dollars en bactéries inoffensives qui ont été aussitôt envoyées par courrier chez Kurtz. Est-ce une offense fédérale ? Est-ce une conspiration terroriste ?

Les laboratoires de recherche obtiennent les échantillons biologiques provenant des organismes tel l'ATCC par des accords formalisés : ce sont les Accords de transfert de matériel (Material Transfer Agreements – MTAs). Certains échantillons sont contrôlés parce qu'ils sont pathogènes et mortels : leur manipulation doit être étroitement surveillée. Par contre, dangereux ou pas, les échantillons sont réglementés en tant que propriétés intellectuelles : la moindre bactérie, y compris la *S. marcescens* qui apparaît spontanément sur un bout de pain moisi, a été privatisée pour devenir la propriété exclusive d'une grande *corporation*. L'ATCC gère tous les droits d'auteur sur la vie qui ont été revendiqués par les entreprises, ne reconnaissant comme client éventuel que des établissements consacrés à la recherche et à l'éducation : ce sont des groupes qui possèdent la vie, qui peuvent la revendre à d'autres groupes, jamais à des individus. Quiconque reçoit un échantillon accepte les conditions de vente au nom de son institution d'attache, soit une interdiction pour l'acheteur de vendre, de partager, d'expédier ou de reproduire cet échantillon. Il s'agit donc

d'un accord de propriété intellectuelle conçu pour contrôler un produit qui, par nature, est infiniment reproductible. Pourtant, il règne encore dans les milieux de la recherche une culture d'entraide et de collaboration entre laboratoires de biologie. Les laboratoires reçoivent régulièrement des échantillons, les MTAs sont signés de façon routinière par un chercheur principal, tandis que les chercheurs et les scientifiques qui font le travail de base dans ces

laboratoires passent leur temps à partager, à économiser, à reproduire, à transporter et à expédier leurs échantillons par courrier ou à l'occasion de rencontres savantes.

Ferrell et Kurtz auraient tout au plus rompu leur rapport contractuel avec l'ATCC, ce qui constitue une offense civile qui relève des rapports entre l'Université de Pittsburgh et l'ATCC. Or, il se trouve que ni l'un ni l'autre de ces parties n'ont déposé de plainte contre Ferrell ou Kurtz. Ce serait la première fois que le Département de justice des États-Unis vient s'immiscer dans une infraction d'un MTA concernant des matériaux non hasardeux dans le but de redéfinir celle-ci en tant qu'offense criminelle. Le juge Kenneth Schroeder a demandé au procureur Hochul si le fait pour un adolescent d'acheter de l'alcool sur Internet serait aussi une *mail and wire fraud* ; Hochul répliqua qu'il était prêt à étirer la loi jusque-là. Schroeder a remarqué alors : « Wow, voilà qui ouvre la boîte de Pandore, vous ne croyez pas ? » Cela évoque pour nous l'inquisiteur médiéval qui, sous la bannière de la lutte contre Satan, utiliserait le non-paiement d'une dette au boulanger pour soumettre ses victimes à la question.

C'est ainsi que les procureurs utilisent de petites infractions pour servir une cause dans laquelle ils possèdent plein pouvoir et une justification idéologique indiscutable ; la frénésie du *Patriot Act* offre l'occasion de faire le ménage dans les pratiques des chercheurs et des créateurs, et ce, pour le plus grand bénéfice des intérêts *corporatifs* qui s'approprient toutes les méthodologies et tous les savoirs. La menace extérieure et ses lois spéciales deviennent alors des prétextes pour intimider des particuliers qui se mêlent de recherche et de pensée à titre individuel.

Nous constatons un double glissement : un produit en infraction avec les règles de la propriété *corporative* et intellectuelle est aussitôt perçu en tant que pathogène mortel ; une infraction commerciale est propulsée à l'échelle d'une atteinte criminelle à la biosécurité nationale, ce qui caractérise l'état policier tel que l'entendait Talleyrand : un système de tolérance où chaque citoyen est virtuellement en infraction et où la police peut intervenir à tout moment en prenant prétexte d'une infraction quelconque. Échanger des flacons de cultures est aussi fréquent chez les chercheurs en biologie qu'échanger des copies de CD de musique chez les étudiants.

La critique de la science

Tout cela a trouvé son point de départ dans le préjugé des ambulanciers (*rescue workers* : travailleurs en sauvetage) et des policiers de Buffalo : pas de matériel scientifique chez un artiste. Ce sera ensuite le tour du FBI de rester perplexe devant les nouvelles définitions de tâche de l'artiste : activiste et esthète, tacticien média et interventionniste, etc. Comment un artiste peut-il utiliser des bactéries, manipuler l'ADN ? Pourtant, Kurtz n'est pas le premier ni le plus surprenant dans le nouveau domaine de l'utilisation des biotechnologies en art : Eduardo Kac, Lauri Cinto¹⁹, Joe Davis, Louis Bec, etc. Si le bioart accouche d'hybrides monstrueux entre biologie et imagination, il dénonce des hybrides plus redoutables : la collusion entre la science et l'État, les technologies (en particulier la manipulation génétique) et les intérêts économiques des *corporations*.

En ce moment, la recherche scientifique connaît un essor considérable dans le domaine des biotechnologies. Depuis 30 ans les départements d'ingénierie chimique se sont convertis à l'ingénierie biomoléculaire ; cette recherche est devenue multidisciplinaire, elle s'est



propagée par-delà les divisions traditionnelles. Ainsi, par exemple, des ingénieurs en électronique tentent de greffer des nanotubes en carbone sur des chaînes d'ADN. La recherche est stimulante, les échanges sont constants – il y a cependant une lacune : cette communauté de chimistes et biologistes ne possède pas un organisme régulateur professionnel qui permettrait de centraliser la réflexion sur la recherche expérimentale en cours et les implications de celle-ci en matières de sécurité et de politique. Ainsi, la Société américaine de physique possède un forum sur la physique et la société [www.aps.org/units/fps/index.cfm] pour discuter des retombées sur l'environnement de la recherche, des protocoles que les chercheurs doivent s'imposer, mais aussi des possibilités terroristes auxquelles ils pourraient contribuer malgré eux. Tant que la recherche sur les micro-organismes ne possèdera pas un tel forum, elle restera soumise aux bureaucraties fédérales plus coercitives, lesquelles défendront d'abord les intérêts corporatifs et une conception idéologique de la sécurité intérieure.

Dans une société où le savoir scientifique appartient désormais à l'État, ce dernier décidera quelles recherches seront facilitées et quels progrès seront attendus. Il réglementera les échanges entre chercheurs et la divulgation de résultats. Pour Steven Teitelbaum, président de la Fédération des sociétés américaines pour la biologie expérimentale (AFEB), « [l]es bureaucraties veulent justifier leur existence. Elles tendent à être hyperzélées »²⁰. Paradoxalement, alors que la liberté des échanges était à la base du libéralisme classique, il semble que le néolibéralisme actuel met en place un contrôle de l'exercice global du pouvoir politique et aussi une limitation des activités et des savoirs scientifiques relatifs au contrôle du vivant : brevetage du génome, transformation des formes de vie, etc.

Ce serait tout le domaine des biotechnologies qui serait ainsi « étatisé », alors que l'État américain voudrait décourager la recherche dans certains sous-domaines en imposant ce que Teitelbaum appelle une « surveillance négative » qui gèle la mobilité des données et des échantillons : organismes transgéniques, cellules mutantes, séquences d'ADN, etc. Il est clair que le rapport entre les biotechnologies et les arts, en raison de la nature individuelle des projets qui y sont élaborés et aussi des transgressions disciplinaires que l'on peut y constater, apparaît difficile à justifier et devient ainsi un révélateur important de la volonté étatique de s'approprier le savoir. Pour le procureur général en effet, toute avancée scientifique dans les biotechnologies ne peut manquer de perturber le *statu quo* et de profiter aux terroristes et aux marginaux de la société. Il faut donc étouffer tous les projets qui ne seront pas développés dans un cadre corporatif où la logique du profit saura garantir leur acceptabilité sociale et leur conformité aux grands idéaux politiques. Il faudrait aussi, selon des mécanismes inconscients, trouver des boucs émissaires pour expier la transgression technobiologique : Kurtz sera tout désigné pour jouer ce rôle parce qu'il a côtoyé la mort, mais aussi parce qu'il reste extérieur à la science et symbolise la résistance de la vie à sa domination disciplinaire.

Les poursuites fédérales concernant les manipulations (frauduleuses ou pas) des données et des cultures ne visent que des individus : les *corporations* sont au-dessus de tout soupçon quant aux implications des recherches sur la santé et la sécurité. Tous les cas de poursuites, celles de Tomas



Foral²¹, de Thomas Butler²² ainsi que celles de Kurtz et Ferrell qui nous occupent, ont pour cible des individus qui, malgré leurs attaches institutionnelles, travaillaient à titre individuel dans le champ de la biologie ou encore dans le nouveau domaine du bioart. On constate ainsi qu'il n'y a jamais eu d'enquête préventive en matière de bioterrorisme, à la connaissance du public et des médias, qui pourrait inquiéter le comportement des *corporations* privées²³.

Dès 1995, le CAE aura reconnu que l'usage – et aussi l'image – de la science est devenu l'armature idéologique principale de notre société. Il devenait impératif de mettre en question la soi-disant neutralité politique de la science, lorsque le public reste convaincu que le désir d'objectivité des chercheurs protège la science de son

²¹ Do you need masks to understand human artworks? Source : http://straddle3.net/context/03/en/2004_06_02.html

instrumentalisation dans un projet social. Avec *Flesh Machine*, le premier projet biotech, et aussi avec *Cult of the New Eve* quelques années plus tard (avec la collaboration de Faith Wilding et de Paul Vanouse), le CAE mettait en place une série de performances qui, en sollicitant une participation du public, articulait une critique du discours utopien accompagnant, dès le début, le projet du génome humain et démontrant aussi, par l'ironie plutôt que par la contestation directe, la dimension autoritaire que la science acquiert de plus en plus en société, lorsque l'exercice du pouvoir prend directement la vie pour objet et devient biopouvoir.

Le CAE prend très au sérieux l'avertissement de Virilio : il faut développer une « culture » scientifique, soit une problématisation des savoirs scientifiques afin de permettre au public d'aujourd'hui de participer à la discussion, de comprendre la logique de la production biopolitique du vivant, de comprendre qu'il est lui-même un produit. Selon Paul Virilio, « les idéaux de la culture technologique restent sous-développés et ne participent pas à la culture populaire et aux idéaux pratiques de la démocratie. C'est pourquoi la société dans son ensemble n'a pas de contrôle sur les avancées technologiques. Ce qui constitue une des menaces les plus importantes pour la démocratie dans un avenir rapproché. Il est donc impératif de développer une culture technologique démocratique »²⁴. C'est une telle urgence qui a conduit le CAE à développer divers projets explorant les possibilités d'une science amateur, pour que le public puisse s'approprier des pratiques scientifiques afin d'organiser une résistance contre l'appropriation du savoir par les spécialistes et les investisseurs. Or, c'est justement la science amateur que le FBI veut harnacher : les chercheurs scientifiques indépendants ont constaté combien les choses ont changé depuis 9-11 et donnent le cas Kurtz comme exemple de ce qui pourrait tous leur arriver²⁵.

Le CAE propose des stratégies de base pour que les citoyens, sur le modèle du *Amateur Scientist Citizen*, puissent se servir des connaissances scientifiques, des matériaux et des processus de la science, en disposant de la liberté de création artistique, de façons indépendante et bénéfique. C'est pourquoi les collaborations entre la science et les arts apparaissent à la fois stimulantes et importantes : afin que la science ne soit pas exclusivement soumise aux directives politiques des *corporations* et de l'industrie militaire. On a longtemps cru, Heidegger fut l'un des derniers à l'exiger, que la poésie et l'art devaient se séparer du monde dominé par la technique, c'est-à-dire du monde créé par l'accumulation productive et technicienne. Mais nous concevons aujourd'hui que l'art peut découvrir dans la démesure et aussi l'inachevé de la production technoeconomique des formes créatrices qui sauront libérer des « excédences possibles » à l'intérieur même de l'être historique. Avec les nouvelles collaborations de l'art et de la science, dont l'art biotech offre les productions les plus stimulantes, il apparaît que l'art *technologisé* n'est pas aussi naïf et de portée limitée qu'il le semblait, alors qu'il relance une forme de résistance fondamentale face au biopouvoir. Résistance à laquelle nous exhortait Michel Foucault, alors qu'il nous invitait à travailler à « la création de nouvelles formes de vie, de rapports d'amitié, dans la société, l'art, la culture, de nouvelles formes qui s'instaureront à travers nos choix sexuels, éthiques et politiques. Nous devons non seulement nous défendre, mais aussi nous affirmer non seulement pour défendre notre identité, mais en tant que force créatrice »²⁶. ■

Notes

- 1 Voir Celeste Biever, « Bioterror Grand Jury Trial Begins for Professor », *The New Scientist*, June 15, 2004.
- 2 Pour cette liste, voir la U.S. Centers for Disease Control and Prevention Select Agent List : www.cdc.gov/od/sap/docs/salist.pdf
- 3 Annalee Newitz, « Bad Art », *AlterNet*, posted July 28 2004 (www.alternet.org/columnists/story/19368/).
- 4 Scheurlen (1896) cité par H.D. Isenberg, « The Other Side of Serratia "miracles" », *ASM News* 61, 1995, p. 155.
- 5 Voir Leonard A. Cole, *Clouds of Secrecy: The Army's Germ Warfare Tests Over Populated Areas*, Savage, MD, Rowman and Littlefield, 1990, chaps. 7 and 8 ; Leonard A. Cole, *The Eleventh Plague: The Politics of Biological and Chemical Warfare*, New York, W.H. Freeman and Company, 1997, p. 18.
- 6 Voir J. Carlton, « Of Microbes and Mock Attacks – 51 Years Ago, the Military Sprayed Germs on U.S. Cities », *Wall Street Journal*, October 26, 2001.
- 7 Voir V.L. Yu, « Serratia Marcescens: Historical Perspective and Clinical Review », *New England Journal of Medicine*, vol. 300, 1979, p. 887-893.
- 8 Voir Judith Miller, Stephen Engelberg et William Broad, « US Germ Warfare Research Pushes Treaty Limits », *New York Times*, September 4, 2001, p. 1, 10-14.
- 9 Toni Negri, *Art et multitude. Neuf lettres sur l'art*, Atelier/EPEL, 2005, p. 12.
- 10 Pour plus de détails, voir le Lab Tour : www.critical-art.net/biotech/free/.
- 11 Également actif dans ce domaine, le groupe YOUgenics (www.yougenics.net/) ou encore le groupe Artcatalyst (www.artscatalyst.org/projects/biotech/bio_intro.html). Mentionnons que YOUgenics est surveillé par le FBI.
- 12 Toni Negri, *op. cit.*, p. 12.
- 13 Nous avons développé une réflexion critique à partir des idées du CAE dans *Les penseurs de fer, les sirènes de la cyberculture*, Trait d'union, coll. Spirale, 2001, 218 p.
- 14 Voir « Art, But not as We Know It », *The New Scientist*, March 2, 2004. Voir aussi : www.martademenezes.com.
- 15 Voir notre *Frontalités. Censure et provocation dans la photographie contemporaine*, VLB, coll. Le Soi et l'autre, 2005, 220 p. L'art, selon les détracteurs de Robert Mapplethorpe, serait devenu un lobby gay et s&m.
- 16 Voir David Malakoff and Kerry Drennan, « Butler Gets 2 Years for Mishandling Plague Samples », *Science*, vol. 303, 2004, p. 1743-1744.
- 17 Le jugement de l'honorable Sam Cummings : www.fas.org/butler/sentence.html.
- 18 David Staba, « Colleague Testifies in Case of Artist's Germ Use », *New York Times*, April 20, 2005.
- 19 Voir les sites de ces artistes : www.ekac.org/transgenic.html ; www.lauracinti.com.
- 20 Philip Cohen, « Recipes for Bioterror : Censoring Science », *The New Scientist*, January 18, 2003.
- 21 Voir David Malakoff, « Student Charged with Possessing Anthrax », *Science*, vol. 297, 2002, p. 751-752 ; Martin Enserink, « Bioterrorism : The Calm After the Storm », *Science*, vol. 298, 2002, p. 2300.
- 22 Martin Enserink and David Malakoff, « The Trials of Thomas Butler », *Science*, vol. 302, 2003, p. 2054-2063.
- 23 Voir Margaret E. Kosal (Science Fellow at the Center for International Security and Cooperation [CISAC], Stanford University), « Art or Bioterrorism ? Implications of the Kurtz Case for Research Science and for Limiting Terrorist Threats », *International Network of Engineers and Scientists Against Proliferation*, bulletin 24 – Terrorism and Weapons of Mass Destruction [www.inesap.org/bulletin24/art26.htm].
- 24 Paul Virilio, *The Kosovo War Took Place In Orbital Space*, entrevue avec John Armitage, 18 octobre 2000 [www.ctheory.net/text_file.asp?pick=132].
- 25 Voir Forrest M. Mims III, « Homeland Security and Amateur Science », *The Citizen Scientist*, Society for Amateur Science, June 25, 2004 (www.sas.org/tcs/weeklyissues/2004-06-25/editorial/index.html).
- 26 Propos de Michel Foucault concernant les minorités dans « Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité », *Dits et Écrits*, IV, Gallimard, 1994, p. 736.



▲ Critical Art Ensemble, *Cult of the New Eve*.